

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Sous la neige (Conte de Noël)  
/ Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 373-378

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# SOUS LA NEIGE

## Conte de Noël

Jamais il n'était tombé autant de neige dans les montagnes de la Savoie. Dans certains hameaux de la plaine, il y en avait jusqu'au toit et ce fut à grand'peine que les courageux paysans purent ouvrir des chemins pour communiquer entre eux et se rendre à l'église. On était au 24 décembre de l'an 1365. Au joli village d'Allinges vivait, en ce temps-là, un pauvre petit ménage composé du père, un humble bûcheron, de la mère, et de deux enfants, un garçon de neuf ans et une fillette, d'une année plus jeune.

En été, tous travaillaient chez les voisins dans les champs ou dans les vignes et ne rentraient à la maison que le soir, pour se reposer. L'automne, après la rentrée des dernières récoltes, on réintégrait le toit de chaume jusqu'au retour du printemps.

Les deux bambins fréquentaient la modeste école du village, la mère dirigeait son petit ménage et raccommo- dait tout le long du jour, tandis que le père débitait du bois pour des particuliers, dans les forêts des alentours.

A peiner ainsi sans relâche, du matin au soir, ces braves gens parvenaient à vivre bien modestement, et parfois, dans les mauvais jours, la sombre missive vient-elle

jeter l'alarme au milieu d'eux. Mais il y avait dans cette pauvre famille tant de profonde affection, tant de doux épanchements, rendus saints et plus forts par l'éclat d'une foi vive et inébranlable, que jamais le moindre murmure n'avait seulement effleuré les lèvres de ces chrétiens modèles qui, identifiant leur vie à celle du Christ, ne comptaient leurs mérites que par leurs souffrances. Et dans ce misérable intérieur où le vent s'engouffrait en pleurant, où la neige faisait ployer le chaume, tout, cependant, respirait la sainte résignation, la paix et le contentement du cœur, tout respirait le bonheur.

Le 24 décembre de l'année où commence ce récit, la neige fit sa première apparition. Elle tombait par gros flocons, d'un ciel qu'un éclat inaccoutumé faisait paraître plutôt clair et dégagé de brume. C'est pourquoi le bûcheron et son épouse consentirent, sans aucune crainte, à laisser leurs enfants partir pour Châteauevieux, visiter une vieille tante malade.

Le frère et la sœur, après avoir embrassé leurs parents et fait le signe de croix traditionnel qu'en ce temps-là les vrais croyants ne manquaient pas de faire avant de quitter la maison, s'engagèrent avec joie dans le petit sentier qui, en contournant le grand manoir d'Allinges, conduit à Châteauevieux.

Ils arrivèrent tout heureux chez leur vieille parente que la maladie tenait clouée dans un grand fauteuil. La bonne femme vivait seule, avec une domestique pour soigner la maison et le jardin qui l'entourait. Elle jouissait d'une certaine aisance et affectionnait beaucoup les charmants enfants de son plus jeune frère tombé dans l'indigence à la suite de faits qu'il serait trop long de raconter.

C'est pourquoi la visite des deux chers petits êtres, à la veille de ce grand jour de joie qui rappelle au chrétien la naissance du Sauveur du monde, causa à la pieuse tante une profonde joie.

Elle attira à elle les naïfs enfants, déposa de longs baisers sur leurs fronts purs et laissa couler des larmes d'amour sur les boucles blondes de leurs cheveux, « Dieu vous bénisse, mes chers petits ! disait-elle en chevrotant. Oh ! que jamais l'esprit du mal ne vienne ternir la pureté de votre cœur et la blancheur de votre âme ! » Alors les enfants, émus devant les yeux voilés de cette sainte femme, se jetèrent à genoux et se mirent à prier à haute voix le *Credo* et les prières à la vierge. Ce fut, pour la digne femme, un éclatant témoignage des bons sentiments que son frère, malgré l'adversité, avait su inculquer à ses enfants. La vieille tante en était fière, elle était sûre, maintenant, que ses neveux marcheraient dans la bonne voie. Elle eut, pour ses chers petits parents, toutes les attentions délicates suscitées par la plus profonde affection ; ce fut pour elle, un vrai jour de fête et un avant-goût de l'immense joie qui allait inonder son âme le lendemain, quand, de son lit de douleurs, elle entendrait le carillon de Châteaueux annoncer la naissance du Sauveur. A cette pensée la brave fondit en larmes que rendirent plus cuisantes encore le départ de ses chers petits anges, comme elle aimait à les appeler.

Le jour déjà baissait bien que l'après-midi ne fut qu'au milieu de sa durée, et la neige, cette fois, tombait à petits flocons serrés, dans une brume épaisse qui faisait confondre le ciel et la terre dans une mer de vapeurs blanches. Les pauvres enfants avaient de la peine à tenir le sentier enseveli. Ils ne tardèrent pas à s'égarer dans les rochers sur lesquels le fier castel d'Allinges drapait sa masse imposante et sévère.

Le crépuscule étendait ses voiles sur la terre, la neige continuait à tomber en tourbillons et, de crainte de s'engager dans les escarpements dangereux, les deux pauvres enfants n'osèrent plus avancer, ils se mirent à pleurer et à pousser des appels désespérés.

Les vitres niellées de l'antique manoir étincelaient sous le feu des lampadaires, la vaste cour du château résonnait du piaffement des coursiers allant à l'abreuvoir. Soudain, un valet distingua, entre deux rafales, des sons de voix aigus et plaintifs. Il en informa aussitôt son maître, le très-haut et très-puissant seigneur d'Allinges qui, incontinent, dépêcha ses gens dans toutes les directions à la recherche des voyageurs perdus dans la tourmente.

A la faveur des lanternes et des torches, les valets ne tardèrent pas à découvrir les enfants du bûcheron à moitié cachés dans la neige et pleurant à gros sanglots. Les délivrer et les emporter sur leurs robustes épaules fut l'affaire d'un instant, et, une heure ne s'était pas écoulée que le lourd marteau forgé de la grande porte du château s'abattait sur son clou de bronze et que le maître de céans apparaissait sur le seuil, entouré de toute sa famille.

Après avoir félicité ses valets de leur diligence, le preux seigneur d'Allinges fit entrer les deux petits sinistrés dans son appartement où, après les avoir rapidement questionnés sur ce qui s'était passé, il les fit asseoir à sa table à côté de ses propres enfants, et prendre part à toutes les douceurs d'un splendide festin de Réveillon. L'odyssée des deux pauvres enfants dont l'indigence n'excluait ni l'intelligence ni la gentillesse, trouva un bienveillant écho dans le cœur des châtelains. Ils étaient surtout très touchés de la foi naïve et de l'amour filial de ces déshérités de la fortune que la Providence leur envoyait en cette mémorable nuit de Noël. Leurs cœurs généreux et enclins au mystique voulurent y voir le doigt de Dieu leur montrant une bonne action à faire en échange de tous les dons qui leur avaient été dévolus.

L'arbre de Noël se vit rapidement dépouillé de ses plus beaux jouets, la dame d'Allinges puisa largement dans son aumônière, les enfants du château mirent leur garde-robe à sac et quand il fallu partir pour regagner en hâte le logis où des parents angoissés attendaient, en faisant le retour

des absents, les enfants du bûcheron se regardaient anxieux ne sachant comment emporter tout cela. Le seigneur d'Allinges qui riait avec bonté de leur embarras leur dit : mes petits amis, mes valets se chargeront de vos bagages, et je veux moi-même vous accompagner jusqu'à la maison, dites adieu à tout le monde et partons. Dans leur gaucherie ingénue, les deux protégés se jetèrent au cou des enfants du château et se trouvèrent devant la châtelaine émue d'une si touchante scène.

Un instant après l'on entendait sur les dalles de la cour, le pas lourd des gardes des lueurs de flambeaux jetaient dans la nuit sombre de fantastiques clartés, puis toutbientôt rentra dans le silence et les ténèbres.

Le baron Godefroy d'Allinges était un homme d'une piété proverbiale jointe à autant de bonté native et de charité chrétienne. Son souvenir se perpétua longtemps dans les villages relevant de son fief. Aussi, sa conduite dans cette circonstance, ne causa-t-elle à sa famille et à ses gens aucune surprise. Plus d'une fois déjà le valeureux seigneur avait voulu payer de sa personne, dans la pratique des vertus chrétiennes comme il le faisait dans la réalisation de ses sentiments chevaleresques.

Après une demi-heure de marche par les sentiers dérochés du manoir féodal, la petite caravane arriva à Allinges et à la porte du bûcheron. Une faible lumière y régnait au milieu d'un silence de mort. Le seigneur frappa à la porte du pomméau de son épée, et le bûcheron, une lampe fumeuse à la main, apparut sur le seuil. Le seigneur entra sans façon, suivi des petits enfants tout encapuchonnés. — « Que la paix soit avec vous » dit le baron — je vous ramène vos enfants qui s'étaient égarés aux alentours de mon château ; je vous félicite, braves sujets, de les élever dans les bons sentiments que j'ai reconnus chez eux ; la pauvreté n'est pas un vice, c'est une rude école où l'on forme les bons chrétiens. Malgré les dures épreuves de l'adversité, l'âme doit toujours

être heureuse quand elle peut s'élever sans honte ni remords vers le Dieu Sauveur. Persévérez dans la bonne voie et je ne vous oublierai point non plus, adieu et que Dieu vous bénisse ! *i* — Sans attendre de réponse, le seigneur d'Allinges déposa sur la table une bourse de soie bien garnie et disparut dans la nuit, laissant ses protégés dans l'attitude d'une sorte de stupeur mêlée de muette admiration.

Le départ du seigneur fut suivi d'une scène que je n'arriverai jamais à décrire. Le père et la mère pleuraient de joie en pressant leurs chers enfants sur leurs cœurs. Ils leur racontèrent leurs terribles angoisses en ne les voyant point revenir avec la chute du jour, les battues qu'ils avaient faites en vain dans la neige jusque sous les murs du Château où l'on ne pouvait plus avancer sans danger, leurs invocations à Marie et, finalement, leurs prières dans la pauvre chambrette, au moment où l'épée du seigneur s'était abattu sur la porte. Puis, l'on parla de la bonne tante de Châteaueux, de sa pieuse bonté, des richesses entrevues dans la grande salle du vieux manoir d'Allinges, des largesses de cette noble famille, et l'on procéda à l'examen des présents reçus et de la bourse du généreux baron. C'était toute une petite fortune qui venait d'entrer par la cheminée ; l'ange de Noël avait eu soin des pauvres que Dieu n'abandonne jamais quand ils ont mis en lui toute leur confiance.

Le sapin de Noël, que le bûcheron avait préparé fut allumé et enrichi de la munificence des châtelains, tandis qu'un bon feu pétillait dans l'âtre et qu'au dehors dans la nuit sombre et glacée, le bourdon de l'église d'Allinges faisait entendre sa lente et grave mélodie.

« Le Christ est né ! dit le bûcheron, rendons-nous en hâte à l'église pour saluer son avènement. Alléluia ! Alléluia!